

Mathieu Lindon

Ma catastrophe adorée

Roman



Extrait de la publication

Ma catastrophe adorée

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LE LIVRE DE JIM-COURAGE, 1986
PRINCE ET LÉONARDOURS, 1987
L'HOMME QUI VOMIT, 1988
LE CŒUR DE TO, 1994
CHAMPION DU MONDE, 1994
MERCI, 1996
LES APEURÉS, 1998
LE PROCÈS DE JEAN-MARIE LE PEN, 1998
CHEZ QUI HABITONS-NOUS?, 2000
LA LITTÉRATURE, 2001
LÂCHETÉ D'AIR FRANCE, 2002
JE VOUS ÉCRIS, 2004

aux éditions de Minuit

NOS PLAISIRS, Pierre-Sébastien Heudaux, 1983
JE T'AIME, *Récits critiques*, 1993

Mathieu Lindon

Ma catastrophe adorée

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-86744-987-1
www.pol-editeur.fr

*« L'amour, vous savez, grâce auquel
échouent les conspirations des méchants,
par qui les héros vivent leurs plus belles
aventures – l'amour est une catastrophe. »*

Mardi 2 avril 2002, je reçois ce mail à mon adresse électronique à *Libération* : « *Je suis tombé sur une photo dans un livre de Guibert paru aux éditions de Minuit. Je suis amoureux depuis samedi de la photo, du jeune personnage allongé sur la chaise longue que j'ai vaguement découvert (si on peut appeler ça découvert) dans le livre Le Mausolée des amants.*

Je pensais que ce Mathieu n'existait plus, emporté lui aussi par la vague, je suis content d'apprendre le contraire...

Rik, Paris »

En recopiant, j'ajoute des capitales et corrige les fautes de frappe, en particulier celle qui fait écrire « *ce Mathieu m'existait plus* ». Le pseudonyme de l'expéditeur est « rikadonf », s'agit-il d'une blague ?

Le lendemain, après avoir réfléchi, je réponds : « *Votre message me fait plaisir, si ce n'est que "ce Mathieu"*

en chaise longue n'existe peut-être plus guère, les années passant (mais c'est agréable de lire ce que vous m'écrivez en arrivant à son travail, merci). À vous de voir.

Mathieu Lindon »

En réponse, je reçois ceci, toujours en provenance de « rikadonf » : « *Je suis agréablement surpris d'avoir une réponse de votre part. Je suis conscient qu'entre la photo et aujourd'hui le temps s'est écoulé. J'avoue, malgré ma timidité, que l'idée de vous rencontrer serait assez surprenante et j'en serais ravi. Si c'est ce que votre "À vous de voir" supposait...* »

Et je reréponds : « *C'est bien ce que "À vous de voir" supposait. Dites-moi si vous voulez passer à Libération un jour, ou si vous avez un numéro de téléphone pour que nous puissions fixer un rendez-vous (ma ligne directe au journal est le tant, je n'y suis pas toujours mais il y a une boîte vocale). Votre adresse mail est surprenante.*

Peut-être à bientôt.

Mathieu Lindon »

Le 9 avril, jour du premier anniversaire de la mort de mon père, je reçois notre dernier message électronique : « *J'ai essayé de vous appeler, je n'ai pas laissé de message, je vous laisse mon numéro de téléphone. N'hésitez pas à m'appeler, je serai plus facilement joignable que vous...* »

On se rencontre le jeudi à dix-huit heures dans un café à côté de chez moi. On s'est parlé au télé-

phone, il s'appelle Patrick, a une voix plutôt jeune mais je m'astreins à ne me faire aucune idée de lui, m'interdisant comme un impératif moral d'être déçu s'il est affreux et a cent ans. Je l'appelle à dix-sept heures cinquante-neuf sur son portable, en cachant mon propre numéro – boîte vocale. Je rappelle à dix-huit heures pile du café, « Je vous vois » me dit-il, et je le vois aussi. Il a vingt-quatre ans, il retire ses lunettes que je ne lui verrai plus guère pour m'accueillir à sa table, brun, les cheveux longs, il a du charme. On parle, c'est agréable, il me raccompagne jusqu'en bas de chez moi où on convient qu'il passera samedi après-midi chercher *Lâcheté d'Air France*, mon dernier livre paru, dont il a entendu parler et que je lui dédicacerai en écrivant : « *Qu'y a-t-il derrière une photo ?* »

La photo dont il est tombé amoureux n'est pas dans *Le Mausolée des amants*, qui est le journal d'Hervé Guibert où il a seulement appris mon existence (c'est quand il a lu que je n'avais pas la villa Médicis l'année où Hervé l'eut, pauvre Mathieu, qu'elle l'intéressa), mais dans *Le Seul Visage*, petit livre de photos qu'Hervé publia en 1984. Elle a été prise à l'île d'Elbe où nous étions en vacances. Le Pléiade que j'y ai entre les cuisses et sur lequel reposent mes lunettes est les *Lettres* de Mme de Sévigné que j'avais emportées parce que, l'année précédente, j'avais lu sur l'île avec une jouissance extrême les *Mémoires* de Saint-Simon et

que je m’imaginai qu’un texte de la même époque dévoré dans le même lieu me plairait autant, mais Mme de Sévigné me déçut – c’est tout ce dont je me souviens au sujet de cette photo (et aussi qu’Hervé l’a placée dans le livre à côté de celle de Michel, et que sa dédicace doit être quelque chose comme « *À mon plus lamentable modèle mais non le moins aimé* »).

On se téléphone, on n’a pas encore attrapé notre rythme, je suis tout le temps impatient. Par superstition, je n’ai pas encore mis son numéro dans la mémoire de mon portable. « Pas de superstition, moi je l’ai mis », dit-il. On tâche de prendre rendez-vous pour un soir du week-end.

– Quel jour pouvez-vous ? demande-t-il.

– Je me débrouillerai.

– Au moins, c’est clair.

On dînera lundi, c’était bien la peine d’espionner mon week-end.

Il m’émeut. Il a un sourire à tomber à la renverse et, la renverse, j’ai toujours cru que c’était la vraie vie. Parfois il est moins beau, presque vulgaire, son visage est étonnamment mobile. Il se raconte un peu, plusieurs épisodes où il a fondu en larmes et qui me bouleversent, ses parents ont été spécialement minables avec lui. Il a beaucoup de retenue dans ses récits. « Je trouve ça dommage », dit-il inmanquablement pour conclure un épisode où on s’est mal conduit avec lui comme s’il regret-

tait, avec humilité cependant, que l'autre n'ait pas mieux profité de ce que lui-même offrait, dans la situation inverse lui se serait jeté sur cette affection. On se vouvoie. Quand je l'interroge sur « rika-donf », son pseudonyme internet, il dit que Rik est plutôt le diminutif de Richard mais que ça va aussi à Patrick.

– « À donf », vous savez ce que ça veut dire ?

Pour moi, une connotation sexuelle est attachée à l'expression.

Pendant le dîner, on convient de coucher ensemble juste après, « Topons là », dis-je et on se frappe la paume, on rit de l'avoir négocié comme un contrat. Le service dans le restaurant est interminable.

– Non, on ne fera pas l'amour, me dit-il une demi-heure plus tard alors que les desserts ne sont pas encore arrivés (il est gourmand, ça me plaît).

– Pourquoi ?

– J'ai changé d'avis.

Je suis convaincu. Je rapproche sa phrase de celle que Rachid m'avait dite de toute sa douceur, un jour où, exaspéré, je le suivais dans l'appartement en lui reprochant de dépenser trop d'argent, quand il s'était retourné avec son sourire inégalable : « Mon père m'a toujours dit la même chose », me laissant semblablement coi, ouvrant les bras avec le même fatalisme alors réjoui qui me fait là devoir les fermer moins gaiement. Rachid.

Il apprécie mais il veut rentrer, préserve ses fesses. Je n'insiste pas, c'est notre premier rendez-vous. Il part, on s'embrasse les joues, je me sens trahi. Je regarde Patrick, tous ses amis de son âge l'appellent Pat, prendre son vélo après une si bonne soirée. Le premier jour, je lui ai demandé où il habite, il m'a dit la rue, c'est celle de Rachid. Alors je lui ai demandé le numéro. C'est l'immeuble mitoyen. « Ah », me dis-je.

On se revoit, il se renseigne si j'ai quelqu'un. Je lui parle de Rachid. Ça fait presque onze ans qu'on est ensemble, il est ce qui m'est arrivé de mieux dans ma vie.

On se revoit encore, c'est mieux à chaque fois. Ça marche merveilleusement, au sexe près. Il rentre de nouveau chez lui intact, ça fait sens. Je tâche en vain de le convaincre, j'argumente. Cet échec me blesse. Je suis si heureux de cette rencontre, pourtant, et tant de tristesse. La sexualité a-t-elle été inventée contre moi ?

Les rendez-vous se multiplient, on se téléphone presque tous les jours, maintenant, on en reparle. Qu'on couche ensemble et c'est une autre vie qui commence, idyllique dans mon esprit et qu'il m'interdit. Ça devient central : un amour sans sperme me déconcerte. La frustration, par moment, a raison de mon contentement. Les conventions ont mille angles d'attaque, estimé-je.

C'est un garçon beau, pas vilain, ça dépend des instants. Je ne l'aurais jamais remarqué s'il ne m'avait pas contacté. L'honnêteté, la logique, la morale voudraient qu'il ne stoppe pas en chemin après avoir fait le premier pas. Pourquoi m'aborder si on ne doit pas faire l'amour? Le ridicule du reproche n'apaise rien. Je suis à fleur de peau, lui gêné, ce qui n'améliore pas mes chances.

Notre rapport est très physique. Il se vautre sur mon canapé et, quand il doit se gratter l'épaule, il passe sa main par en dessous son T-shirt pour mieux tout découvrir. « Coucher avec vous, ce n'est pas rien », dit-il pour justifier qu'il réserve sa réponse, et j'admets que c'est mieux que si ce n'était rien. Il demande du temps – pour réfléchir? pour décider? Baiser, on ne le fait jamais ensemble mais on en parle tout le temps.

– J'ai toujours fait l'amour au moins une fois avec les garçons que j'ai vraiment aimés, lui dis-je par exemple, ce qui n'est pas habile mais, tout au long de ma relation avec lui, j'ai ainsi des moments d'euphorie imbécile.

Lui évoque son goût pour les « grosses bites ».

Je me suis coupé les cheveux et rasé correctement après notre première rencontre, croyant y gagner en séduction, et il me dit qu'il aime les cheveux longs, que la barbe me va bien, s'exprimant volontiers sur le sujet. Je me laisse repousser les cheveux, je me rase une fois par semaine. La grosseur de ma bite, il ne s'en occupe pas.

Au bout d'un mois, la veille d'un jour où je pars en long week-end avec Rachid et où je dois voir Patrick le soir, j'ai un message sur le répondeur de mon portable, lui qui n'en laisse jamais. Je rappelle, il a deux choses à me dire : un, qu'il ne peut pas me voir ce soir car il doit aller visiter un ami à l'hôpital ; deux, qu'il ne couchera pas avec moi. Il le répétera à plusieurs reprises au fil du temps, quand la situation le demandera : « Je ne ferai jamais l'amour avec vous. » Il est avec Vincent, il veut continuer, c'est la première fois que ça se passe bien avec un garçon de son âge, et je suis avec Rachid : notre relation est trop belle pour qu'on la galvaude. Je tâche de me le rentrer dans la tête. Si on la vivait à fond, ne serait-elle pas encore plus belle ? L'abstinence m'apparaît le pire galvaudeur. En définitive, on se parle le soir, il n'est pas allé voir son ami à l'hôpital.

Je me sens mal tout le week-end. Je dîne avec lui le soir de mon retour, étonnamment bons moments, si émus tous les deux.

– Vraiment, vous êtes correct, me dit-il quand je ne l'envoie pas faire foutre sous prétexte qu'il ne vient pas se faire foutre, et je sens qu'il faut le recevoir comme un compliment (sa façon si réservée de s'exprimer me touche, souvent je suis persuadé de bien le comprendre et qu'il me comprend bien).

Le genre de nos conversations, dès lors :

Moi

Vous avez tellement mieux à faire de votre vie qu'en passer un bout avec moi ?

Lui

Non, mais...

Moi

Mais oui.

Lui

Oui.

Moi

Mais qu'est-ce qui vous a attiré vers moi, incontestablement vous l'avez été ?

Lui

Je vous aime beaucoup.

Moi

Moi aussi. Pourquoi ne pas m'aimer plus ?

Ad nauseam, du théâtre, masochisme débridé mais c'est si bon d'être ensemble. Il n'y a pas de malentendu, je ne comprends juste pas cette cruauté des commentaires à ne pas influencer sur les faits. Et cette conviction qu'on serait heureux ensemble que je n'ai jamais eue auparavant et qui resplendit d'inutilité. Je suis en train de lire avec une joie extraordinaire Witold Gombrowicz et me délecte d'immatunité. J'aime tant lui parler qu'aucun mot ne me rebute, je suis bavard comme entre la vie et la mort, seule notre conversation m'amarrant au bon rivage. « Mon dieu, votre cul », lui dis-je aussi, lui

sous-entends-je, je ne le pense pas avec moins de force.

Je raconte mon amour à Gérard. Il me demande si Patrick est mon genre.

– Est-ce que je sais? réponds-je. C’est quoi, mon genre?

– A-t-il un sourire renversant?

Il est débordé parce qu’il est en train de réaliser son premier film mais prend régulièrement le temps de me téléphoner pour me demander des nouvelles. Il est le seul à qui j’ai parlé de Patrick avec qui je suis content de ne pas avoir couché le premier soir, ç’aurait été trop léger, mais le deuxième? le troisième? ce soir? Michel, ami fiable, m’a dit il y a plus de vingt ans comme le début d’une relation porte la suite en soi, tout est posé d’entrée.

– Ça va, réponds-je, si ce n’est que je suis à deux doigts de me pendre.

C’est assez vrai.

– Et toi?

Mais Gérard ne se laisse pas détourner de l’amitié, m’écoute, Patrick, Patrick, Patrick. La sexualité est obsessionnelle, la vie un pucelage perpétuel, il y a toujours ce garçon avec qui je suis vierge.

Je lui parle sans honte, je m’étends, mon sentiment et mon bavardage vont de pair.

– Et ton film? me souviens-je.

Rachid est au Maroc pour quelques jours. Il a toujours compris à demi-mot mes aventures extra-conjugales, dans un non-dit serein, c'était plus commode qu'il ne passe pas à telle heure. Avant son départ, je lui demande un jour de venir tôt, « un ami » arrive à huit heures. « “Ton ami” est là ? » me dit-il en souriant en ouvrant la porte à six heures. Ma précision valait aveu.

– Je l'aime beaucoup, je ne couche pas avec lui, lui dis-je quand il m'appelle de Marrakech, la vérité est un adroit mensonge.

– Tu fais ce que tu veux.

Qui a jamais fait ça ?

On se téléphone de plus en plus souvent, bientôt tous les jours, puis deux fois par jour, au moins trois. Quand on n'a pas assez de temps pour dîner ensemble, on déjeune. On parle. Mon désir est là que je crois maîtriser dans la conversation mais qu'il me renvoie indéfiniment à coups de lapsus (il est en analyse). Par exemple, on met un déjeuner sur pied, fera-t-il trop chaud pour le prendre dehors ?

– Si vous préférez ne pas dormir dehors, commence-t-il.

– Vous avez entendu ce que vous avez dit ?

– Si vous préférez ne pas déjeuner dehors, reprend-il.

– Vous avez entendu ce que vous avez dit ?

– Je me suis trompé.

Le frugal déjeuner se passe bien. On est étendus sur l'herbe côte à côte, il se dénude exagérément, porte toujours bas ses pantalons et haut ses slips blancs, à chaque fois j'ai l'occasion de les voir et parfois un peu plus. Je suis toujours heureux en sa présence, c'est dès qu'il est parti.

Nos contacts physiques sont désormais réduits au minimum. Avant qu'il ait pris sa décision définitive, il nous arrivait de nous caresser, qu'allongé il repose sa tête sur mes cuisses. Au fur et à mesure que nous nous rapprochons, nous nous éloignons. Maintenant, lui si délicat tend grossièrement ses joues à la perpendiculaire de mes lèvres, d'un côté puis de l'autre, en arrivant et en partant. Je ne peux pas m'empêcher de lire une prudence dans son comportement, comme s'il se défendait, qu'il risquait de tomber vers moi et devait à tout prix respecter son choix vincentesque d'un ami de son âge (mais un jour où il rencontrera quelqu'un en ma présence, il l'embrassera de la même manière). Il n'y a pas que son corps qui m'échappe, ce garçon que j'aime tant et dont je ne comprends rien.

Nous sommes comme des amants, au sexe près encore une fois, comme des amants quand même. C'est difficile à ressentir.

Après un déjeuner, proches comme jamais, nous marchons dans le parc à côté de son travail.

– Chaque instant en votre compagnie est magique, dis-je.

Achevé d'imprimer en décembre 2003
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1836
N° d'imprimeur : 04-xxxx
Dépôt légal : janvier 2004
Imprimé en France



Mathieu Lindon
Ma catastrophe adorée

Cette édition électronique du livre
Ma catastrophe adorée de MATHIEU LINDON
a été réalisée le 14 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2003
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867449871)
Code Sodis : N45180 - ISBN : 9782818007006
Numéro d'édition : 2790